



## LE TEMPS D'UNE ANNÉE DENIS THOUARD

---

Directeur de Recherche au Centre National de la Recherche Scientifique, Centre Marc Bloch, Centre franco-allemand de recherches en sciences sociales. Après des études de Philosophie à Paris et Berlin-Ouest Denis Thouard fut chercheur au « Centre de recherche philologique » de Lille, devenu plus tard l'Unité Mixte de Recherche « Savoirs et textes » puis « Savoirs, textes, langage ». En 2001–02 à Heidelberg comme boursier de la fondation Alexander-von-Humboldt. Depuis 2005 à Munich avec le projet « Hermeneutik und Methode » auprès du Sonderforschungsbereich 573 « Pluralisierung und Autorität in der Frühen Neuzeit ». Doctorat sur Kant et Schleiermacher (Paris X Nanterre, 1997), Habilitation sur « Critique et herméneutique » (Paris IV Sorbonne, 2004). Champ de recherche privilégié : les problèmes du langage, de l'herméneutique et de la subjectivité. Publication d'ouvrages sur Kant (2001), Schleiermacher (2007), la « Forme de la philosophie » (2007). A côté d'une collaboration à l'édition critique des écrits de Wilhelm von Humboldt, il prépare un livre sur la diversité des langues, la théorie de la traduction et la politique des langues. – Adresse: Centre Marc Bloch, Centre franco-allemand de recherches en sciences sociales, Schiffbauerdamm 19, 10117 Berlin. E-Mail: [thouard@cmb.hu-berlin.de](mailto:thouard@cmb.hu-berlin.de)

Sur le mur de la villa aux centaures,  
j'ai lu : *carpe diem*.

### Flore et faune

L'odeur en mai des acacias en fleur. Immenses et planant au-dessus de nos têtes à nous en donner le tournis. Puis des tilleuls en juin. Pins rouges au soleil couchant, plantés dans le sable. Bouleaux qui filent à l'est. Chênes pour tenir le sol. Timides crocus, et muguets fuyant les promeneurs.

Grues visitant les lacs. Renard venu marauder. Sangliers fouillant et creusant sous les feuilles. Famille de canards sur les trottoirs printaniers. En semaine, chevreuils en forêt. Marcassins grommelant au bord du chemin, au sortir de la gare. Orvets des lacs. Oiseaux intenable. « Enforestisation » de la ville.

Berlin, grande ville européenne visible sur les cartes, se laisse ici doucement prendre par l'élément vert, et se résume parfois au sable verdoyant sur les eaux.

### Berlin

Le Wiko est-il à Berlin ? Je ne me hâterais pas à le confirmer. D'une part il est largement resté partie prenante de ce West-Berlin, regardant au plus loin vers le Ku'damm. D'autre part il est aussi une structure close et pléthorique, qui enveloppe et absorbe qui s'y trouve dans la protection boisée de sa retraite. Il y passe suffisamment de têtes neuves, et il s'y passe suffisamment d'occasions d'animer les esprits, de bercer les oreilles ou de soigner les corps, qu'il est aussi difficile de s'en échapper. Plus un village qu'un cloître cependant, qui développe ses vies sociales croisées et habite finalement tout un quartier.

### Histoire

Le 10 novembre 1989, je me trouvais vers 10 heures du matin au passage d'Invalidenstraße à accueillir les premiers visiteurs de l'Est. Quelques bouteilles de *Sekt*. Distribution de plans de Berlin-Ouest. Quête du *Begrüßungsgeld*. J'allai à l'Est passer quelques heures, encore selon les réglementations les plus contraignantes (ce fut la dernière fois). C'était le moment historique et ce n'était rien de particulier : il n'était pas encore passé. On parlait de Egon Krenz, pantin furtivement présenté à la fenêtre de l'histoire. On pense en ces moments au lendemain immédiat : que va-t-il s'ensuivre ? L'instant historique n'existe quasiment pas.

Il ouvre simplement de nouveaux problèmes qui occupent les esprits. Quelles modalités, quel rythme pour la réunification ? Ne peut-on pas plutôt attendre ? Ce que provoquait l'abattement d'un mur, c'est la rencontre de deux temporalités, avec ce qu'elle avait de violent. La réunification (qui n'est sans doute pas encore faite) suppose l'invention d'une temporalité tierce, mêlant les vitesses, la sollicitude, la place libre aux audacieux.

### Champignons

Tout d'un coup, il a fallu pour cela ne pas venir pendant quelques années à Berlin, Potsdamer Platz avait poussé. Des cavités s'étaient remplies. Métamorphoses du profil de la ville (encore contrôlable depuis le Kreuzberg ou le Teufelsberg à l'indiscret Tadj Mahal), bouleversement des itinéraires. Confirmation en tous points de la génialité des concepteurs du tracé de la S-Bahn, avant-coureurs d'une ville encore à venir. Berlin après 1989 : « un espacio de experimentación entre arquitectura y urbanismo », comme l'a documenté Christoph Strieder avec l'exposition internationale *Berlin. La ciudad desde 1989* (Berlin, Madrid, 2005).

### Nudités

Entre l'arrivée des voies rapides alimentant le Ku'damm ou la Koenigsallee et le majestueux Halensee, une mince bande de pelouse inclinée tient lieu de plage publique, couverte, au moindre soleil, de corps nus. On admire autant la tolérance que la bizarrerie d'une coutume qui nous vaudrait chez nous six mois de prison et une belle amende. Schleiermacher nous explique cela en 1800 avec cette définition magnifique de la pudeur : « La pudeur, j'en parle au sens large, est le sentiment d'une contrainte de la volonté au sujet de ce qui s'est produit dans l'esprit, que ce soit condamnable dans son essence ou seulement dans sa constitution, car elle ne se rapporte pas seulement au mal, mais aussi à l'imparfait » (*Über die Schamhaftigkeit* : « Scham ist das Gefühl des Unwillens darüber, dass etwas im Gemüt vorgegangen ist, es sei nun dieses Etwas seinem Wesen nach verdamulich oder nur seiner Beschaffenheit nach, denn sie bezieht sich nicht nur auf das Böse, sondern auch auf das Unvollkommene. »).

## Idylle insomniaque

Le renouvellement de la nature feuillue si présente en ce quartier entre en tension avec les marques de l'histoire. Stèle omniprésente de Rathenau : la blessure de son assassinat ouvre sur la Wallotstraße. Quai 17 à la gare de Grunewald où va se perdre le voyageur encore endormi ou distrait, soudain rappelé sobrement aux brûlantes couches archéologiques de la déportation et du meurtre organisé. Sous-sol encore vif. Il est là, le moindre rappel plus puissant que la monumentalisation muséale ou mémoriale. Vide et absences de Berlin. Disparitions. Vide où peut venir se loger un avenir. Inutilité des reconstructions, obligation des inventions.

## Courtoisie

Le plus petit commun dénominateur linguistique rend délicate la composition de tables multilinguistiques dont je rêve pourtant.

## Vingt ans avant

Berlin était une île rebaptisée « Westberlin » par le pays qui l'entourait ; la dénomination officielle de Berlin était à l'Est : Berlin Hauptstadt der DDR. Ce qui posait un problème de reconnaissance et l'imposait à la fois. J'allais bien plus souvent « drüben », attiré par l'exotisme d'un genre un peu spécial que j'y observais. Et fasciné par le temps que l'on pouvait mettre à traverser un seuil. Avide d'aller à Potsdam, Rostock, Prague, en Pologne, plusieurs fois (la Lada d'immatriculation française était un bon passeport).

## Bibliothèques

La Stabi était alors divisée en deux, en partie détruite pendant la guerre, les fonds mis à l'abri en plusieurs lieux dont Marburg et Breslau, dont les retours ont alimenté les deux parties de la bibliothèque, sans que l'on sache jamais avec certitude, depuis le catalogue commun (lui-même en partie détruit) si les livres se trouvaient *ici* ou *là*.

Au Wissenschaftskolleg, les livres viennent d'eux-mêmes (par l'entremise diligente d'un service exceptionnel), d'où qu'ils viennent.

## Poètes

L'ouverture constituée par l'infiltration, au sein de la communauté académique, d'écrivains et poètes, qui ne sont là qu'en vertu de leur façon de mettre en forme le monde qu'ils nous donnent à savourer et comprendre, est certainement l'une des innovations les plus nécessaires de l'expérience wikiennne.

## Mélanges

Le but de l'institution semble être de créer des ponts entre les personnes, d'où qu'elles viennent, entre les savoirs, entre les langues. Le luxe est dans le temps que l'on a. Les passages se font autrement que par les appartenances déjà établies, selon des découpages disciplinaires ou des objets communs. On n'est pas « entre collègues ». C'est une ressource et peut-être le vrai charme offert par l'institution. La curiosité pour d'autres objets ou l'ouverture à d'autres modes de problématisation passe par la rencontre fortuite, l'attrance réciproque des êtres mis par une décision impénétrable dans la même barque le temps d'une année. Avec les préjugés d'objet tombent aussi parfois, par la grâce de cette durée, les préjugés de culture et de langue. Le trait caractéristique relevé dans les premiers temps prend sa place dans un ensemble complexe de traits sociaux, culturels et personnels, que l'on commence à comprendre. Il y a là certainement une utilité profonde, qui ne peut toutefois fonctionner que dans l'ouverture constante de la structure. Car la coexistence d'une société hétérogène n'est une expérience libératrice que tant que cette société internationale ne se fixe pas en un nouveau type homogène. On aurait alors une société savante mondialisée, unifiée dans ses habitudes mentales et ses références intellectuelles, et par là-même coupée du monde qu'elle aurait à charge de penser et de représenter. Il y aurait, modestement sur le plan intellectuel, le risque de voir apparaître ou de contribuer à former une sorte de classe de fonctionnaires mondiaux, comme une vision hégélienne à conjurer. À cet égard, les indications données par Petra Dobner sur la consanguinité dans la constitution des comités internationaux (dans son cas sur les problèmes de l'eau) peuvent apporter une inspiration critique. Comment maintenir l'indispensable hétérogénéité ? C'est le problème que rencontre toute structure en réseau : comment peut-elle sortir d'elle-même ? Comment déborder la contiguïté ? C'est sans doute la question de l'avenir pour le Wiko.

## Rhétoriques savantes (*Dienstagskolloquium*)

On perçoit dans la forme où va le fond. Habiles au défilement des images ou des tableaux, maîtres de la blague de la cinquième minute, intarissables ou trébuchant sur l'escalier des mots, assis ou debout, fixes ou mobiles, lisant ou parlant librement.

### Langues

En arrivant au Wiko, j'ai dû demander assez vite un soutien en langue. Mes souvenirs rouillés et mon usage surtout réceptif n'y suffisaient pas. À Berlin je me suis mis à l'anglais.

### L'anglais et le français

Il y a au moins deux langues qui sont très mal dotées pour devenir de véritables langues de communication mondiale. Le français, qui se réduit à un tout petit nombre de sons, mais s'écrit des façons les plus inattendues, rebelle à la maîtrise par ses locuteurs mêmes. Et l'anglais, qui n'a guère plus de proportion entre le parlé et l'écrit, et dont la juste prononciation reste largement un mystère inaccessible à beaucoup. Il est vrai que beaucoup des défauts de l'anglais lui viennent du français.

### Interactions

Des rencontres se font, selon des géométries et des géographies imprévues. Frustré de la frustration linguistique de Mojtabeh Schabestari, symboliquement à l'écart du monde anglophone, je lui proposais de présenter (en allemand) son parcours et la portée aussi politique de sa réflexion herméneutique sur le Coran, qui fut l'occasion d'une séance mémorable. Arriver à penser la non-contemporanéité des besoins théoriques selon les registres, la permanente portée libératrice de certains gestes théoriques dont l'occident est parfois blasé, en même temps le respect de la gravité des questions, des réticences mêmes qui s'exercent au moment de franchir certains pas, l'effort pour parvenir à une peinture plus différenciée d'une situation mal connue. L'herméneutique redevenait un enjeu central permettant à une société de se redéfinir par rapport à son passé et à ses vœux d'avenir.

L'intérêt de Dhruv Raina pour les Jésuites, motivé par les besoins de reconstituer la formation de l'historiographie de l'astronomie et des mathématiques, est un magnifique

exemple de ce qu'il faudrait, pour chaque culture, être en mesure de faire : se voir vu. La présentation de son colloquium du mardi fut l'occasion d'intensifier nos discussions et de toucher du doigt les stratifications de notre regard. La démonstration de Dhruv passait par plusieurs plans : ce que l'histoire scientiste doit aux constructions des Jésuites, à leur première sélection des sources ; comment le regard occidental sur la science indienne est lié pour une part à cette accommodation religieuse et comment il doit être décortiqué pour être reconstitué dans sa bienveillante condescendance ; comment cette réflexion critique est un gain immense pour la compréhension de nos représentations ordinaires du savoir, libérant d'un même geste l'ouest et le sud.

La traduction de quelques textes d'Antjie Krog traduits par elle-même en anglais m'a montré la nécessité de passer d'une façon ou de l'autre par l'afrikaans pour comprendre même l'auto-traduction et être en mesure de mener le passage à l'autre langue jusqu'à son accomplissement. Comme si le recours à l'original résistait, y compris quand l'auteur accorde souverainement le statut d'original à sa propre traduction. C'était là encore une expérience inattendue, dont l'évidence s'est imposée au cours du séjour, correspondant certainement à ce que l'impersonnelle sagesse de l'institution encourage discrètement. (Le résultat a paru à l'automne 2008 dans la revue *Po&sie*.)

### Ce que j'aurai fait

C'est à Berlin que j'aurai quitté Lille où je travaillais depuis plus de quinze ans et où je dus encore organiser un colloque sur l'interprétation des fragments en octobre et sur l'interprétation dans les sciences sociales en décembre 2007. Pour les travaux d'écriture et d'édition, il fallait finir ce qui était en train, des publications dévoreuses de temps, comme l'édition des actes du colloque de Munich de 2006 sur « Philologie als Wissensmodell in der Frühen Neuzeit », dont le lay-out fut préparé en mai et juin 2008 ; l'édition de l'utile volume « Sens et interprétation » dont l'introduction a pu être rédigée ici en février grâce à la venue de Christian Berner comme « Gast » ; la finition de la traduction et de l'introduction de la *Clavis Scripturae Sacrae* de Flacius, avec Philippe Büttgen, une aventure s'étirant sur neuf ans et se terminant à Berlin après nous avoir occupés à Paris, Munich, Göttingen et Berlin. J'ai dû préparer aussi, tâche délicate entre toutes, un ensemble autour de Jean Bollack, qui à ma surprise a pris forme et deviendra un livre, mêlant Solon, Démocrite et Sophocle à Spinoza (discussions avec Bernard Levinson et Moira Gatens sur la portée de sa *Grammaire hébraïque*), Lachmann ou Celan. Plusieurs textes à rendre en allemand furent revus et polis

par les soins diligents de Sophia Pick, qui eut ainsi à passer de Schleiermacher à Salomo Glassius. Mon propre projet s'est nourri de lectures et je l'ai présenté, dans son principe, en quelques occasions, à l'Académie des Sciences, en octobre, au Dienstagskolloquium en février et à la FU en mai au séminaire de Sybille Krämer. Profitant des discussions (notamment de Ronald Rogowski, Gunther Teubner), j'ai considéré que le projet, pour garder son sens, devait mûrir encore et attendre. Des entreprises de longue haleine ont en partie avancé, mais sans parvenir à la finition, comme l'édition des livres VI–VIII du *De la religion* de Benjamin Constant, dont j'ai pu prendre cependant l'introduction pour la porter à un stade plus avancé, mais non encore satisfaisant, et la collecte d'un « Reader » herméneutique contemporain, encore à parfaire. La lecture de la *Philosophie des Geldes* de Simmel, dans les premiers mois de mon arrivée (puis du livre sur le jeune Simmel de Köhnke) m'a beaucoup apporté pour dégager ma propre position herméneutique à égale distance de l'herméneutique philosophique et de l'approche intentionnaliste.

Mais tout cela était le prévisible, qui aurait pu se faire aussi ailleurs. L'inattendu est sans doute plus riche, qui n'a pu se faire qu'au milieu de cette communauté atypique (et en même temps si typique, évidemment). Le point de départ fut l'expérience de l'enjeu constitué par les langues, dont je voyais disparaître avec dépit la multiplicité au profit parfois, pour les moins bien dotés (dont j'étais), d'une réduction drastique des capacités d'expression, se reflétant non seulement dans une absence de pouvoir rhétorique, mais par une limitation des capacités argumentatives, atteignant au cœur de l'activité de recherche. Je me tournai alors vers Wilhelm von Humboldt, qui passa sa vie à traquer les différentes manières de dire le monde, pour y retrouver réconfort et inspiration. C'était déjà annoncé dans le programme des rencontres sur la « Sprachlichkeit » à l'Académie des Sciences, inspirées par Jürgen Trabant, avec Bieri devenant Mercier et Sinan Gudžević. Cela se prolongeait avec la postface écrite pour le petit volume allemand sur Beckett édité avec Tim Trzaskalik et consacré à « En attendant Godot », démontrant l'ancrage profondément historique (et donc « engagé ») de la pièce (paraissant paradoxalement en traduction allemande avant toute existence officielle en français ou en anglais, à Berlin, chez Matthes & Seitz), dont nous parlâmes à plusieurs reprises avec Reinhart Meyer-Kalkus et Dževad Karahasan. La question de la langue insistait. J'écrivis sur l'impossibilité d'une « contre-langue » comme il y eut une « contre-parole », un texte court, mais travaillé. Puis vint l'occasion, vers mai, d'organiser une soirée à l'institut culturel roumain, pour transformer une cohabitation en coopération. N'ayant aucun lien direct avec la culture roumaine, encore moins avec sa langue, il fallut les entremises et le travail accompli avec Nadine Lipp, profitant du plurilinguisme



de son Banat natal, pour inventer un programme improbable où, à partir de la poésie de Celan en roumain et en allemand, et de ses traductions du roumain, on se serait déplacé, en passant par Paris, de la Bucovine aux confins de la Méditerranée, terminant dans les sonorités du catalan d'Arnau Pons, dont le passage put lui aussi profiter de l'hospitalité du Wiko. Le besoin d'explorer jusqu'à l'absurde peut-être les possibilités des multiples langues me conduisit à ces expériences imprévues et impensées. Elles donnèrent sens aussi en juin à la belle sortie au château de Tegel, organisée par l'entremise de Frau von Arnim et rendue possible grâce à la généreuse hospitalité du couple von Heinz, où l'on chercha, sous le portrait du politique, les signes d'une pensée de l'avenir des langues.

### Philologie et langues

Plusieurs années je me suis interrogé sur l'apport de la critique de la tradition telle qu'elle connut, avec la philologie, une forme technique, pour la naissance d'une conscience critique. Quelle fut l'importance de la pratique savante des textes pour aiguïser le regard critique et contribuer à suspendre les croyances reçues ? Est-ce que la philologie pratiquée par Galilée ou Newton a eu la moindre incidence sur leur compréhension de la formation du savoir ou sur leur méthodologie ? Kant ne choisit-il pas de couvrir son œuvre du terme de « Critique » pour faire ressortir les potentialités insoupçonnées de *l'ars critica* ? Ces questions m'ont accompagné à Lille où je fréquentais le Centre de recherche philologique, et à Munich, où je découvrais mieux les savoirs de la Renaissance. L'idée était de doubler la généalogie géométrique de la raison moderne par sa préparation philologique, pour reconstituer une articulation entre des formes de savoirs s'étant depuis lors complètement éloignées les unes des autres. Les « conséquences de la philologisation » devaient traiter à mon sens de cet apport passé inaperçu. De nombreuses lectures sur l'histoire de la lecture et de l'écriture me suggéraient de replacer ce mouvement dans l'avancée en direction d'une révolution technologique, changeant notre rapport aux témoignages du passé de façon radicale. Ce projet est finalement réalisé sans avoir besoin de prendre la forme d'un livre, qui me paralyserait trop longtemps, quand d'autres questions, plus importantes sans doute, doivent être abordées.

La question des langues a ressurgi, naturellement, de la confrontation quotidienne des idiomes, et avec elle l'interrogation sur le rapport d'une langue à ce qu'elle permet de dire. Les stimulations sont venues autant de la pratique, de la curiosité d'entendre d'autres langues, de réfléchir sur tous ceux qui vivent ordinairement entre plusieurs langues, ce qui est

la situation « normale » (pensons à l'Inde, pays aux 1600 langues dont 22 officielles, si j'en crois le reportage que je lis dans *Aide et action* 107, juillet 2008 !) alors que le monolinguisme internationalisé est au contraire une exception ! Lors d'une soirée à l'Institut culturel roumain voisin où Andrei Pleșu présentait son livre sur les anges, on évoqua la langue roumaine qui emprunte certain lexique au hongrois, tel autre au russe, véritable carrefour des possibilités linguistiques, laboratoire européen à soi tout seul. D'un tout autre côté, les discussions informatives et passionnantes menées avec Mark Thomas, ayant la longue perspective de l'évolution de l'espèce sous les yeux, donnait une tout autre entrée dans la diversité des langues. L'exemple des Pirahas est-il un cas limite ? Est-il seulement bien décrit ? Ces sollicitations de l'environnement intellectuel me conduisirent à reprendre les questions humboldtiennes dans une perspective non plus savante seulement, mais bien actuelle ; il fallait se mesurer à l'enjeu que représentent les langues pour les différents acteurs, et se confronter aux multiples apories qui se dégagent de tant de situations (cas de la Catalogne discuté avec Arnau Pons, de l'Afrique du sud multilinguistique douloureusement représentée par Antjie Krog, cas de la Roumanie évoqué à l'instant, cas fascinant du maltais, seule langue sémitique officielle en Europe, évoqué par Fawwaz Traboulsi à propos de Shidyaq etc.). Un nouveau programme de recherche s'imposait à moi : finir enfin un livre sur Humboldt, évoquant en son centre l'enjeu de la diversité des langues et de la traduction, intégrant des études sur son rapport au chinois, son travail sur Eschyle, son expérience en France et au pays Basque, mais repensé sous la tension d'un questionnement actuel et des enjeux d'une politique des langues.

Il s'agira de reprendre mes interrogations les plus lointaines, sans vouloir produire du savoir pour du savoir, mais en m'adressant au monde ; il s'agira de faire ressortir en ces questions l'insatiable inquiétude, pour nous, aujourd'hui et demain, dans les possibilités que nous léguons à ceux qui viendront après nous.